

L'image du Languedoc et de sa littérature au travers de la Saga des Orcadiens

Daniel W. Lacroix

Université de Toulouse II

Le point de vue de l'autochtone ne coïncide pas avec celui du voyageur. Ce dernier découvre en effet un pays, une culture, avec ses catégories mentales propres ; et il peut arriver, s'il laisse un témoignage, que celui-ci soit finalement plus riche d'enseignements sur l'observateur que sur ceux qui ont été visités et observés. On peut ainsi chercher à examiner ce qu'a été le Languedoc au Moyen Âge, ainsi que sa culture, de l'intérieur, en adoptant une perspective large fondée sur les archives subsistantes, les témoignages des contemporains, les œuvres littéraires ; mais l'on peut également essayer de se replacer dans l'optique très circonscrite d'un groupe d'itinérants qui se sont ponctuellement arrêtés dans cette contrée, et en ont eu une perception limitée et vague tout en réussissant tout de même à en saisir quelques caractéristiques importantes. Telle sera notre tentative ici en étudiant le parcours de pèlerins scandinaves du XII^e siècle, tel qu'il est relaté dans un texte qui nous fournit du Languedoc de l'époque une image globalement floue mais juste sur certains points.

Dans l'abondante production littéraire scandinave médiévale, la *Saga des Orcadiens*¹ (*Orkneyinga saga*²) fait allusion au Languedoc et peut-être à sa littérature, et marque ainsi son originalité. En effet, vu l'éloignement géographique qui sépare la Norvège ou l'Islande du sud de la France, les échanges entre ces pays ont été fort minces, au moins pendant la période littéraire, aux XII^e-XIV^e siècles, c'est-à-dire après la période viking. A l'inverse, par exemple, des œuvres littéraires françaises ou anglo-normandes qui ont été largement diffusées en Scandinavie³ (chansons de geste, romans, lais), la littérature occitane n'a pas étendu son influence au-delà de l'Allemagne — ce qui s'explique à la fois par la géographie et par des raisons plus strictement littéraires : au XIII^e siècle les souverains de Norvège ont fait traduire en norrois quantité d'œuvres étrangères, mais narratives ; la poésie a pu apparaître comme plus difficile à traduire dans une langue qui avait déjà donné naissance à une poétique fortement structurée, l'art scaldique. Or la littérature médiévale occitane est très nettement dominée par la poésie des troubadours. La conséquence de tous ces facteurs est que cette littérature n'a guère été connue, semble-t-il, en Norvège et en Islande. Plus généralement, quasiment aucun texte norrois ne mentionne le midi de la France, alors qu'il arrive qu'un personnage de saga passe par la Normandie, ou descende en Méditerranée orientale, mais pas en Languedoc ni en Provence. Très indirectement certes, quelques noms propres se rapportent au Languedoc, comme dans la *Saga de Charlemagne*, parce qu'elle est une traduction de plusieurs chansons de geste françaises, mais nous n'apprenons bien sûr rien de précis sur la région elle-même.

Un seul texte nous donne donc une image intéressante du Languedoc, la *Saga des Orcadiens*, ou plus précisément quelques chapitres de cette saga, qui posent des problèmes de géographie et d'histoire nombreux, et surtout constituent un peu un mystère pour l'histoire littéraire. Ce dossier a déjà été ouvert à plusieurs reprises⁴,

1. Le texte est disponible en traduction française : *La Saga des Orcadiens*, traduite et présentée par J. Renaud, Paris, Aubier, 1990.

2. Texte original : *Orkneyinga saga*, éd. Finnogi Guðmundsson, Reykjavík, Hið íslenska fornritafélag, 1965 (coll. «Íslensk Fornrit», XXXIV).

3. Cf. *Les relations littéraires franco-scandinaves au Moyen Âge*, Actes du colloque de Liège d'avril 1972, Paris, Les Belles Lettres, 1975 («Bibliothèque de la Faculté de Philologie et Lettres de l'Université de Liège», CCVII) ; K. Togeby, «L'influence de la littérature française sur les littératures scandinaves au Moyen Âge», in : *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, Heidelberg, C. Winter, 1972 (vol. I : Généralités, B, chap. VI, pp. 333-395).

4. Finnur Jónsson, «Sagaernes lausavísur», *Aarbøger for nordisk oldkyndighed*, 1912, pp. 1-57 ; H. Gering «Die Episode von Rögvaldr und Ermingerör in der

notamment dans les années 1960-1970, mais il nous paraît possible de le compléter aujourd'hui en adoptant un point de vue un peu différent. En effet, à cette époque, un long débat a animé les études scandinaves, qui portait sur les influences étrangères possibles dans la littérature norroise. Les sagas racontant la vie des scaldes étaient au centre de la polémique, notamment des textes comme la *Saga de Kormákr* ou certains passages de la *Saga des Orcadiens*, car elles se caractérisent par l'insertion de strophes scaldiques dans un récit en prose. Or, ces strophes citées abordent parfois des thèmes amoureux fort rarement traités dans la poésie scandinave, et il est possible de rapprocher quelques chapitres de ces sagas de certaines *vidas* de troubadours⁵. Certains analystes⁶ ont donc pu soupçonner une influence de la littérature française, et même occitane, sur ces sagas, sans pouvoir cependant avancer de preuves formelles ; et d'autres, plus historiens⁷, adoptant un point de vue strictement scandinave, ont cherché à démontrer que les chapitres en cause résultaient d'une évolution interne à la littérature norroise.

Nous chercherons pas ici à rouvrir un débat épineux aussi ample⁸, mais simplement à relire de près les quelques chapitres de la *Saga des Orcadiens* qui se déroulent hors du monde scandinave, et plus particulièrement dans une certaine ville de Narbonne ; ceux-ci, en outre, contiennent sous forme d'insertions plusieurs strophes scaldiques qui peuvent faire vaguement et partiellement penser à la poésie courtoise.

Orkneyinga saga», *Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. 43. b. 1911, p. 428-434, et t. 46. b. 1915, pp. 1-17 ; R. Meissner, «Ermengärde, Vicegräfin von Narbonne, und Jarl Rögnvald», *Arkiv för nordisk filologi*, 1925, pp. 140-191 ; J. de Vries, «Een skald onder de troubadours», *Koninklijke Vlaamsche Academie voor taal-en letterkunde*, Gent, 1938-1939, pp. 701-735, et «Jarl Rögnvalds Lausavísur», *Folkloristica : Festskrift till Dag Strömbäck*, Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1960, pp. 133-141 ; à quoi s'ajoutent les ouvrages indiqués aux notes 6 et 7.

5. Cf. D. Lacroix «Nature et effets des insertions poétiques dans quelques œuvres narratives du XIII^e siècle», *Littératures* n° 34, printemps 1996, Toulouse, Presses Univ. du Mirail, 1996 (à paraître).

6. Tel Bjarni Einarsson : *Skáldasögur : Um uppruna og elði ástaskáldasagnanna fornu*, Reykjavík, Bókaútgáfa Menningarsjóðs, 1961.

7. Tel Theodore M. Andersson : «Skalds and Troubadours», *Mediaeval Scandinavia* n° 2, Odense Univ. Press, 1969, pp. 7-41. Bjarni Einarsson lui répondit dans la même revue : «The Lovesick Skald : A Reply to Th. M. Andersson», *Mediaeval Scandinavia* n° 4, pp. 21-41.

8. Cf. la mise au point de Carol J. Clover in : *Old Norse-Icelandic Literature : A Critical Guide*, C. J. Clover et J. Lindow (éds.), Ithaca et London, Cornell Univ. Press, 1985 («Islandica», XLV), pp. 250-253.

*Contenu de la Saga des Orcadiens*⁹

Les Orcades sont un archipel situé au nord de l'Écosse, qui a été occupé par des Scandinaves à partir du VIII^e siècle. Ces îles, comme les Shetlands et les Féroé, situées en mer du Nord, occupaient une position stratégique durant la période viking et au-delà. La *Saga des Orcadiens* se rapproche principalement des sagas royales (telle la *Heimskringla* de Snorri Sturluson, qui relate le règne des souverains de Norvège), car l'auteur raconte l'histoire des comtes (les *jarls* - *jarlar* en norrois) qui ont dirigé les Orcades depuis la fin du X^e siècle jusqu'au début du XIII^e, c'est-à-dire depuis les origines qui se perdent dans la mythologie jusqu'à la période contemporaine. D'ailleurs cette saga a été nommée au Moyen Âge *Jarla saga* (*Saga des jarls*) ou *Orkneyinga jarla saga* (*Saga des jarls des Orcades*). Les érudits du XVII^e siècle lui ont préféré la dénomination d'*Orkneyinga saga* qui s'est imposée alors. Il s'agit donc d'un ouvrage historique, et l'auteur cite des strophes scaldiques comme des témoignages authentifiant son récit. Cependant, il mentionne aussi des personnages qui apparaissent également dans des sagas des Islandais, c'est-à-dire une autre catégorie de sagas plus romanesques, et l'on a l'impression qu'il a lui aussi traité sa matière de façon à lui donner un relief plus littéraire.

Le manuscrit la plus ancien de la saga date du XIII^e siècle, et sous sa forme actuelle il semble qu'elle ait été composée au commencement du XIII^e siècle ; cette œuvre se place donc au début de l'histoire du genre, au moment où sont apparues les sagas royales. Le nom de l'auteur de cette saga est inconnu. On sait seulement que ce texte est islandais et que son auteur avait dû voyager aux Orcades. Les lettrés islandais ont plutôt été intéressés par l'histoire de la Norvège, et cette histoire des Orcades est unique en son genre ; elle est mentionnée dans divers autres ouvrages historiques islandais du XIII^e siècle. Elle contient des citations empruntées à la production d'une vingtaine de scaldes ; comme dans la plupart des sagas islandaises,

9. Une présentation plus complète de la saga précède l'édition de Finnogi Guðmundsson et la traduction de Jean Renaud. Plus récemment, Jacqueline Caille a analysé le contenu des chapitres qui nous intéressent ici dans un article recoupant partiellement le contenu de notre première partie, mais nous n'en avons pris connaissance qu'après le colloque «Languedoc et langue d'Oc» : «Une idylle entre la vicomtesse Ermengarde de Narbonne et le prince Rognvald Kali des Orcades au milieu du XII^e siècle», *Hommage à Robert Saint-Jean, Art et histoire dans le Midi languedocien et rhodanien (X^e-XIX^e siècle)*, Travaux publiés sous la direction de G. Romestan, Montpellier, 1993 («Mémoires de la société archéologique de Montpellier», XXI), pp. 229-233.

ces citations, malgré leur valeur historique, contiennent peu d'informations, et leur présence s'explique parfois par des raisons strictement littéraires, car elles forment un contrepoint stylistique avec le récit qui va souvent à l'essentiel sans fioriture.

Cette saga assez longue est divisée dans les manuscrits en 112 chapitres que l'on peut regrouper en plusieurs épisodes. La troisième et dernière partie est la plus développée ; elle s'intéresse plus particulièrement à deux personnages éminents qui ont vécu au XII^e siècle, le jarl Rögnvaldr Kali Kolsson et une sorte de viking sans foi ni loi nommé Sveinn Ásleifarson. Rögnvaldr a régné seul sur les Orcades de 1137 à 1158 ; il entre dans le récit au chapitre 58, et sa mort est relatée au chapitre 103. Ce jarl est l'un des héros de la saga, car ses qualités sont diverses et font de lui un homme complet : talents politiques (il devint jarl en 1129), vaillance au combat, piété (la saga mentionne sa canonisation en 1192) ; il est à la fois homme d'action, grand sportif et lettré. Comme il est poète de surcroît, la saga cite plusieurs strophes scaldiques composées par lui. Il se définit lui-même ainsi dans l'une d'elle :

Vér hofum vaðnar leirur
vikur fimm megingrimmar,
saur vara vant, er vörum,
Viðr, í Grímsbœ miðjum.

Nú'r þat's mós of mýrar
meginkátliga lötum
branda elg á bylgjur

Björgynjar til dynja.¹⁰

Je suis fort en jeu d'échecs,
des sports j'en pratique neuf,
je n'oublie pas l'usage des runes,
me sont familiers les livres
comme les travaux manuels.

Je sais filer sur des skis,
je chasse et pêche avec profit,
je m'y connais dans les deux
arts,
ceux de la harpe et de la
poésie.¹¹

Nous sommes apparemment bien loin du Languedoc, mais ce brillant comte entreprit un pèlerinage en Palestine, qui est relaté au cours de cinq chapitres placés vers la fin de la saga (chap. 86-90). Il n'est pas le seul souverain scandinave qui se soit rendu en Palestine ; il a été notamment précédé par le roi de Norvège Sigurðr Magnússon, surnommé Jórsalafari (le pèlerin de Jérusalem), qui s'y est rendu en 1107¹². Rögnvaldr prépara son voyage au cours de l'été

10. Chap. 60, p. 131.

11. Trad. J. Renaud, *op. cit.*, p. 137.

12. Il fut momentanément placé par son père à la tête des Orcades alors qu'il était en bas âge. Il apparaît dans la *Saga des Orcadiens* à plusieurs reprises (chap. 39, par exemple), et son pèlerinage est mentionné au passage (chap. 44).

1151, et avant d'arriver à Jérusalem, il a fait halte dans un certain nombre d'endroits :

– au chapitre 86 : les Scandinaves font étape dans une ville nommée Narbonne, puis en Espagne où ils passent Noël (fin de 1151).

– au chapitre 87 : après une aventure militaire en Espagne, ils avancent en Méditerranée le long des côtes d'Afrique (courant de 1152).

– au chapitre 88 : ils prennent un dromon aux Sarrasins, et finissent par arriver à Acre puis à Jérusalem; ils se baignent dans le Jourdain et passent de l'autre côté du Jourdain où ils nouent des branches dans des arbustes pour matérialiser le succès de leur entreprise (courant de 1152). Ils repartent ensuite assez vite, après un séjour touristique rapide, en direction de Byzance.

– au chapitre 89 : ils s'arrêtent à Byzance où les empereurs avaient ordinairement des Scandinaves à leur service (des Varègues d'origine suédoise) (hiver 1152-1153). Ils rentrent alors par la Bulgarie et l'Apulie, puis par la route ils retournent en Scandinavie en passant par Rome, l'Allemagne, le Danemark et la Norvège où ils arrivent dans le courant de 1153.

– au chapitre 90 : peu avant Noël 1153, ils reviennent aux Orcades (donc un peu plus de deux ans après leur départ).

Quelle image de quel Languedoc ?

Visiblement les Islandais de cette époque connaissaient mal la géographie du sud de la France. Les Orcadiens partent en effet par l'Atlantique pour entrer en Méditerranée par l'ouest, et ils rentrent en Scandinavie par voie terrestre en traversant l'Italie et l'Allemagne, ce que la saga résume par le terme «Rúmaveg» (le chemin de Rome, i. e. le chemin habituel des pèlerins)¹³. On peut en conclure que la voie maritime, plus longue, était plus rarement choisie. On suit à peu près le début de leur voyage aller puisqu'ils suivent les côtes anglaises puis françaises. Ensuite, le texte précise :

Ekki er sagt frá ferðum þeirra, fyrr en þeir koma til sæborgar þeirar, er Narbón heitir.

13. Chap. 89, p. 236 (trad. p. 211). Cf. O. Springer, «Medieval Pilgrim Routes from Scandinavia to Rome», *Mediaeval Studies* n° 12, Odense Univ. Press, 1950, pp. 92-122.

(Nous ne connaissons pas le récit de leur voyage avant leur arrivée dans un port appelé Narbonne¹⁴).

Nous apprenons alors ceci :

Par var þat til tíðenda, at jarl sá, er fyrir hafði ráðit staðnum, var andaðr ; hann hét Germanus. Hann átti eptir dóttur eina unga ok fríða, er Ermingerðr hét ; hon varð veitti þá fõð urleifð sína með ráði inna gõfgustu manna, frænda sinna.

(C'était au moment où celui qui gouvernait la ville venait de mourir. Il se nommait Germanus. Il laissait une fille, Ermingerðr¹⁵, qui était jeune et jolie. Elle avait hérité de son père et gouvernait avec l'aide des hommes les plus nobles, ses parents).

Un peu plus loin Ermingerðr est nommée «drottning» (la reine) ; elle accepte d'inviter les Orcadiens, et leur offre un grand banquet. Le texte relate ensuite cette réception et le récit laisse place à l'insertion d'une strophe scaldique attribuée à Rögnvaldr.

Ils repartent aussitôt après, déclament d'autres strophes en mer, puis :

Þeir fóru, þar til et þeir kómu vestr á Galizuland of vetrinn fyrir jók ok ætluðu þar at sitja of jólin.

(Poursuivant leur route, ils arrivèrent en Galicie, à l'ouest, avant Noël cet hiver-là, et décidèrent d'y séjourner pendant les fêtes).

Ils se retrouvent donc en Espagne et le récit s'y attarde plus longuement qu'à Narbonne, puisqu'un épisode militaire nous est raconté. La géographie qui est ici tracée n'est pas totalement fantaisiste, car après l'Espagne ils passent le détroit de Gibraltar, puis six bateaux font voile vers Marseille alors que Rögnvaldr poursuit sa route vers le sud en longeant l'Afrique. Il reste que pour l'auteur de la saga Narbonne est apparemment un port situé quelque part en Aquitaine, sur l'Atlantique, et pas sur la Méditerranée.

Deux interprétations de cette bizarrerie semblent immédiatement possibles :

– soit les Orcadiens ne sont pas venus en Languedoc, et Narbonne n'est qu'un nom remplaçant celui d'un port aquitain. Cependant, le nom de Narbonne ne paraît pas avoir été spécialement

14. Chap. 86, p. 209 et sq. (trad. p. 195 et sq.).

15. Un manuscrit plus récent donne Ingigerðr pour Ermingerðr, un autre Geirbjórn pour Germanus.

connu en Scandinavie au début du XIII^e siècle, et on ne voit pas pourquoi il apparaîtrait ici.

— soit les Orcadiens sont venus en Languedoc, mais la reconstruction du périple est fautive, et il faut supposer une étape en Languedoc, à Narbonne, après le passage du détroit de Gibraltar. A ce moment-là *Narbón* serait bien Narbonne.

D'autres informations restent aussi fantaisistes : cette étape doit se situer en 1152, or aucun seigneur Germanus n'est mort à Narbonne à cette époque — en effet, Aymeric II de Narbonne, le père d'Ermengarde, est mort en 1134. Il est bien difficile par ailleurs de savoir d'où ce nom de Germanus peut provenir. D'un autre côté, cependant, nous ne sommes pas non plus en pleine fantaisie à cause de la princesse Ermingerðr, puisqu'à cette époque, la cour de Narbonne était bien tenue par la vicomtesse Ermengarde qui vécut jusqu'à la fin du XII^e siècle, et qui a dirigé sa vicomté de 1143 à 1192, Peut-on donc croire qu'au milieu de données fausses, nous rencontrons ici la fameuse Ermengarde qui a accueilli à sa cour de nombreux troubadours ? Si tel est le cas, nous aurions la preuve d'un contact, dès le XII^e siècle, entre des Scandinaves, parmi lesquels figurent plusieurs scaldes, dont Rögvaldr lui-même, et la culture courtoise occitane. Les incertitudes touchant l'itinéraire peuvent s'expliquer par une simple méconnaissance de la géographie, car l'auteur avoue lui-même son ignorance du parcours exact. L'épisode a pu par contre rester célèbre parce qu'il a marqué les Orcadiens, et d'ailleurs l'auteur dispose de strophes scaldiques extrêmement intéressantes mentionnant bien Ermingerðr et Narbonne. L'hypothèse qu'Ermingerðr soit Ermengarde nous paraît finalement probable même s'il est vrai que la tradition orale ou écrite qui a conservé cet épisode l'a en partie défiguré : il est sûr qu'en 1151 ou 1152 Ermengarde n'était pas une jeune femme sous tutelle récemment orpheline, puisqu'elle était mariée à Bernard d'Anduze¹⁶.

D'autres hypothèses ont été avancées à ce sujet. Par exemple, Paul Riant, au XIX^e siècle, dans sa thèse consacrée aux pèlerinages des

16. Cf. J. Caille, «Les seigneurs de Narbonne dans le conflit Toulouse-Barcelone au XII^e siècle», *Annales du Midi* t. 97 n° 171 juillet-septembre 1985, Toulouse, Privat, 1985, pp. 227-244 ; et surtout : «Ermengarde, vicomtesse de Narbonne (1127/29-1196/97), une grande figure féminine du midi aristocratique», *La femme dans l'histoire et la société méridionales (IX^e-XIX^e siècle)*, Actes du 66^e congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon (Narbonne, 15 et 16 octobre 1994), Montpellier, Arceaux 49, 1995, pp. 9-50.

Scandinaves en Terre Sainte¹⁷, interprète les données de la saga d'une autre manière en choisissant de se fier à la lettre aux indications relatives aux personnages, au détriment de la géographie et des noms propres. Il se trouve qu'en 1151 est mort Raoul le Vaillant, comte de Vermandois, qui aurait pu attirer les Orcadiens à sa cour d'Amiens étant donné qu'il était parent avec la maison scandinave de Russie. Sa fille Elisabeth est alors célibataire et orpheline, et elle a tenu elle aussi une cour importante (elle sera par la suite mariée avec le comte de Flandre Philippe d'Alsace). Dans cette hypothèse, la plus grande partie des données de la saga seraient inventées ; de ce fait, cette hypothèse picarde nous paraît aujourd'hui peu crédible.

On pourrait aussi supposer que les noms de Narbonne et d'Ermengarde aient une origine littéraire. En effet, dans la chanson de geste française *Aymeri de Narbonne*, Ermengarde¹⁸ est l'épouse d'Aymeri, mais la saga a été certainement composée avant cette chanson, et le cycle des Narbonnais resta quasiment inconnu en Scandinavie même après que la littérature épique française y fut diffusée. Ce nom, sous différentes formes (comme (H)ermenjart), apparaît aussi dans d'autres chansons (*Jourdain de Blaye, Daurel et Beton*) mais on ne voit pas comment l'auteur de la saga aurait pu les connaître. La diffusion des légendes épiques françaises fut postérieure à la composition de la chanson ; et dans les versions scandinaves qui ont circulé dans le courant du XIII^e siècle, le nom d'Ermengarde est fort rare. On trouve Ermenga dans plusieurs textes, mais dans une seule saga ce personnage est lié à la geste des Narbonnais (*Geirards saga*). A notre connaissance, en dehors de la *Saga des Orcadiens*, le nom d'Ermingerðr (ou Ermengerðr) n'apparaît que dans la *Saga de Charlemagne* ; il y est mentionné une seule fois, et cette Ermingerðr est présentée comme la fille d'un certain Varner de Muntasaragia et comme l'épouse de Girard de Vienne¹⁹.

Par conséquent, il nous paraît plus raisonnable de supposer que les Orcadiens sont réellement venus à la cour d'Ermengarde de Narbonne, ou à tout le moins qu'ils ont eu connaissance du prestige de sa cour, qu'ils en ont entendu parler quelque part et que l'imagi-

17. Paul Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des croisades*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, Paris : Impr. Ad. Laine et J. Havard, 1865-1869.

18. Au sujet d'Ermengarde, cf. J. Wathelet-Willem «La femme de Rainouart», *Mélanges J. Frappier* t. II, Genève, Droz, 1970 («Publications romanes et françaises», CXII), pp. 1103-1118 ; R. Lejeune, «La question de l'historicité du héros épique Aimeri de Narbonne», *Mélanges E. Perroy*, Paris, Public. de la Sorbonne, 1973 («Série Études», 5), pp. 50-62.

19. *Karlamagnús saga*, branche I, chap. 32.

nation a fait le reste²⁰, car le contenu de l'épisode révèle assurément une grande part de fantaisie.

Le texte ne contient d'ailleurs aucune forme de description de la contrée où les Orcadiens sont accueillis, ce qui est conforme au genre de la saga ; mais la grande scène de réception donne l'impression d'être un motif littéraire plutôt qu'un souvenir d'une aventure réelle. Cette scène se caractérise par son caractère très romanesque : Ermingerðr est un parangon de beauté, ses suivantes dansent pour les invités, on sert à boire, Rögvaldr assoit la princesse sur ses genoux et ils conversent durant toute une journée, enfin le jarl compose un poème en l'honneur de son hôtesse et les habitants de Narbonne souhaitent qu'ils se marient. De ce fait, Rögvaldr promet de repasser par Narbonne en revenant (il ne tiendra pas sa promesse). Après leur départ, plusieurs strophes sont encore consacrées à Ermingerðr. On a donc l'impression que l'auteur avait à sa disposition des strophes mentionnant Narbonne et Ermingerðr, et qu'il a dû recomposer, voire inventer, une scène qui donne sens à ces strophes.

Si l'on s'en tient à la prose pour le moment, on doit admettre que l'image que nous avons du Languedoc dans la *Saga des Orcadiens* est extrêmement floue ; nous n'y trouvons aucun élément précis hormis les noms joints de Narbonne et Ermengarde associés avec une certaine idée de la galanterie, ou peut-être de la courtoisie, mais vue depuis l'Islande : Narbonne apparaît comme une terre merveilleuse, un lieu de délice où de riches et belles princesses sont prêtes à offrir au premier venu une place gratifiante auprès d'elles. On est là en plein fantasme masculin tel qu'on pourrait en rencontrer dans une chanson de geste française (en raison notamment de l'association du mariage et de l'obtention d'un domaine qui vont ensemble) ou dans un conte (à cause d'éléments qui déréalisent la scène : Ermingerðr tient une cruche en or, elle a les cheveux défaits et porte un diadème doré ; ses suivantes dansent, le mariage est prononcé unanimement par les habitants du lieu). Les scandinavistes puristes ont même réussi à montrer que tous les détails de cette scène avaient des correspondants dans la littérature norroise. Devons-nous pour autant conclure que cette saga n'a aucune valeur historique ? Nous ne croyons pas en tout cas que la composition de plusieurs strophes scaldiques soit fortuitement associée au nom d'Ermengarde de Narbonne qui fut si bien connue des troubadours.

20. Selon J. Renaud, ce nom d'Ermingerðr est en tout cas resté célèbre aux Orcades, car on le retrouve plus tard sous la forme Arminger.

Les strophes scaldiques insérées font-elles apparaître des influences courtoises ?

La cour d'Ermengarde a été fréquentée par de nombreux troubadours²¹ qui évoquent Narbonne dans leurs œuvres, ou dont la *vida* mentionne Ermengarde : Peire d'Alvernha, Bernard de Ventadour, Guiraud de Borneil, Sail d'Escola, Azalais de Porcairagues et surtout Peire Rogier (ce qui est souligné par sa *vida* qui fait explicitement d'Ermengarde sa dame). Il n'est donc pas déraisonnable de supposer que si des Scandinaves se sont arrêtés à Narbonne, ils ont pu entendre parler de la poésie des troubadours et chercher à s'informer à ce sujet, d'autant que plusieurs scaldes sont du voyage : outre Rögnvaldr, Ármóðr et Oddi le Petit, scaldes islandais, ont participé à ce pèlerinage et ont composé des strophes en l'honneur d'Ermingerðr.

De plus, Rögnvaldr n'est pas le premier scalde venu. Composée au XII^e siècle, sa production est bien entendu tardive et s'inscrit dans un contexte où l'art scaldique, dans une société chrétienne, a commencé à entrer en crise. Le temps des commentateurs arrive, et Rögnvaldr est justement l'un des premiers érudits qui aient cherché à mettre en forme et à récapituler les diverses données formelles et thématiques de cette poésie. La *Saga des Orcadiens* cite justement la composition d'un long poème, le *Háttalykill*²² (*Clé des mètres*) qui énumère différents types de mètres, et évoque des éléments légendaires et historiques du Nord ancien. Il se peut même que Rögnvaldr se soit inspiré d'ouvrages latins analogues. Il n'est donc pas un poète amateur comme d'autres grands seigneurs scandinaves, mais un spécialiste de la poésie. On peut ainsi admettre qu'il ait été curieux d'autres poésies, s'il les a rencontrées dans des pays étrangers.

Cependant, il faut admettre que les fameuses strophes composées à la suite de son passage à Narbonne laissent apparaître bien peu d'éléments éventuellement empruntés aux troubadours. Par exemple, la strophe récitée à la cour d'Ermingerðr contient une évocation flatteuse de la chevelure de la princesse :

Víst'r at frá berr flestu
Fróða meldrs at góðu

Il est sûr, femme avisée,
que l'apparence [de tes cheveux] l'emporte
de beaucoup

21. Cf. J. Anglade, «Les troubadours à Narbonne», *Mélanges C. Chabaneau*, Genève, Slatkine reprints, 1973 (1ère éd. 1907), pp. 737-750.

22. Chap. 81, p. 185 ; trad. p. 178.

| | |
|-------------------------------------|---|
| vel skúfaðra vífa | sur la grande majorité des femmes |
| vöxtr þinn, konan svinna. | aux boucles de farine de Fróði (= d'or). |
| Skorð lætr hár á herðar | Le soutien du sol du faucon |
| | (= le soutien de la main = la femme) |
| haukvallar sér falla, | laisse libres sur ses épaules |
| átgjörnum rauðk erni | ses cheveux dorés comme la soie ; |
| ilka, gult sem silki. ²³ | j'ai rougi la plante du pied |
| | (= le pied) de l'aigle vorace ²⁴ . |

Nous sommes donc en présence d'une pure strophe scaldique du point de vue métrique et rhétorique (avec notamment les fameuses *kenningar* : boucles de farine de Fróði, soutien du sol du faucon). Ce type de poème amoureux s'appelle *mansöngur*. Il était extrêmement rare à l'époque païenne car le sujet paraissait scandaleux. Aux XII^e-XIII^e siècles, on en trouve quelques exemples dans certaines sagas de scaldes, comme la *Saga de Kormákr*. Quand Kormákr vient de rencontrer la belle Steingerðr, il improvise plusieurs strophes exactement du même type :

| | |
|-----------------------------------|--------------------------------------|
| Brámáni skein brúna | Brilla sur moi |
| brims und ljósum himni | sous la lune des sourcils |
| Hristar hǫrvi glæstrar | l'œil de la belle de lin vêtue |
| haukfránn á mik lauka ; | de la Hrist de la bière épicée |
| | (= de la femme) ; |
| en sá geisli sýslir | mais le rayon de l'astre |
| síðan gullmens Fríðar | des paupières de la belle |
| hvarmatungls ok hringa | vaudra grande infortune |
| Hlínar óþurft mína. ²⁵ | à la Hlín aux anneaux (= à la femme) |
| | comme à moi. ²⁶ |

L'auteur de la *Saga des Orcadiens* paraît donc avoir essayé de replacer la strophe de Rögnvaldr dans une scène qui semble l'expliquer, mais on doit bien sûr supposer qu'elle a été composée après, et pas dans l'instant, comme le prétendent souvent les sagas (telle la *Saga de Kormákr* dans l'exemple précédent). Rien ne prouve en outre que la

23. Chap. 86, p. 210.

24. Nous avons retraduit les quatre strophes du chapitre 86 pour en donner un aperçu plus littéral.

25. *Kormáks saga*, chap. 3, str. 3, in : *Vatnsdæla saga, etc.*, éd. Einar Ól. Sveinsson, Reykjavík, Hið íslenska fornritafélag, 1939 (coll. «Íslensk Fornrit», VIII), p. 209.

26. Trad. de Régis Boyer, *La poésie scaldique*, Paris, Éd. du Porte-Glaive, 1990 («Patrimoine de l'Europe»), p. 203, avec un commentaire détaillé du traducteur.

femme évoquée soit bien Ermingerðr, car conformément aux habitudes scaldiques elle n'est pas nommée directement ; le dernier vers aggrave ces doutes puisqu'il fait visiblement référence à un autre contexte, sans doute militaire.

Un peu plus loin dans le même chapitre, quand les Orcadiens ont repris la mer, les poètes Rögnvaldr, Ármóðr et Oddi composent tour à tour. Pour justifier le côté peut-être inconvenant de ces strophes, le récit indique qu'ils ont un peu bu :

Rögnvaldr :

| | |
|---|---|
| Orð skal Ermingerðar ítr drengr muna lengi ; | Le vaillant héros se souviendra longtemps des paroles d'Ermingerðr ; |
| brúðr vill røkkt at riðim | la svelte fiancée (= femme) veut que nous chevauchions |
| Ránheim til Jórðánar. | à travers le monde de Rán (= la mer) jusqu'au Jourdain. |
| En er aptr fara runnar | Mais lorsque les arbustes du destrier marin (= les marins du bateau) |
| unnviggs of, haf sunnan, rístum, heim at hausti, hvalfrón til Nerbónar. | reviendront chez eux à l'automne depuis le sud par la mer, nous fendrons le pays de la baleine (= la mer) jusqu'à Narbonne. |

Ármóðr :

| | |
|---|---|
| Ek mun Ermingerði nema önnur sköp verði, margr elr sorg of svinna, | Je ne rencontrerai jamais plus Ermingerðr à moins que le cours du Destin ne se modifie, |
| síðan aldri finna. | maint homme regrette tristement l'avisée. |
| Værak sæll, ef ek svæfa, sýn væri þat gæfa, brúðr hefr allfagrt enni, eina nótt hjá henni. | Je serais heureux si je pouvais dormir une nuit auprès d'elle, ce serait une faveur prometteuse. La fiancée (= la femme) a un très beau front (= regard). |

Oddi :

Trautt erum vér, sem ek vætti, Nous ne sommes guère, je le crois,

| | |
|--|---|
| verðir Ermingerðar, veitk, at horsk má heita | dignes d'Ermingerðr, je sais que le sol du diadème (= la femme) avisé |
| hlaðgrund konungr sprunda, þvít sómir Bil bríma | peut être nommé roi parmi les femmes, car Bil au piédestal de bracelet de feu (= au bras d'or) (= la femme) |
| bauga stalls, at þllu hon lifi sæl und sólar setri, miklu betra. ²⁷ | est digne de beaucoup mieux. Qu'elle soit partout heureuse sous la demeure du soleil (= le ciel). |

Du point de vue du contenu informatif, notons encore quelques obscurités, puisque la première strophe contient une promesse de retour à Narbonne, tandis que dans la seconde le scalde formule ses regrets de ne jamais plus rencontrer Ermingerðr. En tout cas, ces strophes mentionnent cette fois clairement les deux noms associés de Narbonne et d'Ermingerðr ; quoi qu'il se soit passé exactement lors de ce voyage, elles semblent bien attester d'un contact entre les Orcadiens et la cour d'Ermengarde. L'auteur de la prose a peut-être complètement inventé la scène de la réception, mais rien ne permet de douter de l'authenticité de ces strophes dans lesquelles les scaldes évoquent avec nostalgie un épisode marquant de leur expédition. Tous les éléments constitutifs de la poésie scaldique sont une fois encore réunis, notamment les *kenningar* contenant des allusions mythologiques : le monde de Rán, Bil au piédestal de bracelet de feu. De plus, la vision de la femme que nous propose la strophe d'Ármóðr ne fait l'objet d'aucune idéalisation, et le désir — suscité certes par le spectacle de la beauté — s'exprime librement, comme dans certaines strophes de *Kormáks saga* :

| | |
|---|---|
| Hvílum, handar bála Hlín, valda skop sínu, þat séum, reið at ráði, rík, tveim megin bríkar, nærgi's oss í eina angrlost sæing gongum, dýr Skop fnungi drafnar dyneyjar við Freyja. ²⁸ | Nous reposons, belle de l'or, de part et d'autre du bat-flanc, destin cruel en est cause, contre nous courroucé ; quand jamais jouirons-nous, Freyja de l'îlot duveteux et moi, marin de l'écume, sans souci d'une même couche ? ²⁹ |
|---|---|

27. Chap. 86, pp. 211-212.

28. *Kormáks saga*, chap. 19, str. 59, éd. pp. 272-273.

29. Trad. et commentaire détaillé de R. Boyer, *op. cit.*, p. 204.

Ces strophes contiennent-elles, d'un autre côté, des éléments qui puissent faire penser à la poésie des troubadours ? Les strophes de Rögnavaldr et d'Oddi, contrairement à celle d'Ármóðr, placent toutes deux Ermingerðr dans une position dominante, alors que les poètes qui la célèbrent se mettent humblement à son service en la magnifiant et en réalisant ses vœux. On objectera alors encore une fois que Kormákr, pour garder le même point de repère, place lui aussi Steingerðr sur un piédestal, en la qualifiant de déesse, conformément aux habitudes de l'éloge scaldique; il présente même toutes les épreuves qu'il doit affronter comme des obstacles à franchir pour atteindre sa bien-aimée que le Destin lui rend inaccessible :

| | |
|--|---|
| Hefk á holm of gengit hald-Eir of þik fõldu, hvat megi okkrum óstum, annat sinn, of rinna ? ok vígsakar vakðar Vór hefk of þik bõru, því skal mér an Tinteini, tvær, unnusta nærri. ³⁰ | Voici que sur l'ilôt je me rends, toi qui portes la coiffe de linon blanc, pour la seconde fois et qui peut à nos amours mettre un terme ; j'ai mené deux combats à bonne fin pour toi, fille de l'onde amère, ce qui doit plus que Tintan me rapprocher de mon aimée. ³¹ |
|--|---|

De même, la poursuite du pèlerinage de Rögnavaldr est réinterprété comme l'exécution d'une des volontés d'Ermingerðr ; la fin du voyage sera vue comme une épreuve au travers de laquelle un hommage est rendu à leur hôtesse, et son image plane dans la saga jusqu'à Jérusalem. En effet, Ermingerðr est encore mentionnée plusieurs fois dans les strophes insérées dans le chapitre suivant (chap. 87) ; or ces strophes, moins souvent citées par les commentateurs que les précédentes, contiennent peut-être les éléments d'analyse les plus significatifs. En effet, les Orcadiens regrettent en ces termes la qualité de l'accueil à Narbonne qui s'oppose aux épreuves qu'ils rencontrent en Espagne :

| | |
|--|---|
| Vín bar hvít in hreina hlaðnipt alindriptar, sýndisk fegrð, er fundumsk, ferðum Ermingerðar. Nú tegask ǫld með eldi eljunfrœkn at sækja, riða snǫrp ór slíðrum | La femme pure et blanche apporta le vin lors de notre rencontre, la beauté d'Ermingerðr éclata aux yeux des hommes. Maintenant les hommes farouches sont prêts à prendre la forteresse par le feu, et l'on dégraine |
|--|---|

30. *Kormáks saga*, chap. 22, str. 70, éd. p. 285.

31. Trad. de Fr. Durand, *La saga de Kormak*, Caen, Éd. Heimdal, 1975, p. 69.

sverð, kastala ferðir.³²

des épées tranchantes.³³

Ici et là, il semble qu'un schéma courtois affleure quand les exploits militaires sont vus comme un effort pour se hisser au niveau d'excellence d'Ermingerðr :

Võn ák, út á Spáni
var skjótt rekinn flótti,
flýði margr af mœði
menlundr, konu fundar.
Því erum vér, at vøru
væn hljóð kveðin þjóðum,
valr tók vøll at hylja,
verðir Ermingerðar.

J'attends de retrouver la femme;
la fuite fut précipitée
là-bas en Espagne,
beaucoup s'enfuirent, las de se battre.
Ainsi sommes-nous dignes d'Ermingerðr ;
les chants des guerriers résonnèrent,
le champ de bataille fut bientôt
couvert d'hommes abattus.

Nennum vér at vinna,
valfall má nú kalla,
ár hefr drengr í dreyra,
drómund, roðit skjóma.
Þat mun norðr ok norðan
naddregn konan fregna,
þjóð beið ljótt af lýð um
líftjón, til Nerbónar.³⁴

Nous avons à cœur de prendre le dromont ;
de bonne heure un homme valeureux
rougit son épée dans le sang ;
on peut appeler cela une hécatombe.
Au nord et du nord
la femme apprendra la nouvelle
de cette bataille, à Narbonne ;
Ces gens auront eu une fin misérable.³⁵

Même la traversée du Jourdain apparaît comme un acte glorieux qui accroîtra la valeur des Scandinaves aux yeux d'une femme qui est soit une fois de plus Ermingerðr, soit quelque Orcadienne auprès de qui Rögnvaldr compte passer l'hiver à son retour, et qui l'attend au pays (une strophe de Sigmundur³⁶ mentionne en effet une femme restée aux Orcades qui devrait apprendre leurs exploits) :

Ek hef lagða lykkju,
leiðar þvengs, of heiði,
snotr minnisk þess svanni
sút, fyr Jórðán útan.
[...]³⁷

J'ai fait un nœud
sur la colline par-delà le Jourdain.
Femme sage
s'en souviendra cet hiver.
[...]³⁸

32. Chap. 87, pp. 215-216.

33. Trad. pp. 199-200.

34. Chap. 87, p. 219 et chap. 88, pp. 226-227.

35. Trad. p. 201 et p. 206.

36. Trad. p. 201.

37. Chap. 88, pp. 231-232.

38. Trad. p. 208.

Il est vrai que ce schéma ressemble plus à ce qu'on pourrait trouver dans un roman courtois français que dans un poème lyrique occitan, L'association de ces exploits à la personne d'Ermingerðr dans diverses strophes incite en outre à penser que la strophe insérée par l'auteur de la saga à la fin de la réception à Narbonne a peut-être été artificiellement détachée d'une série, puisque dans son dernier vers il était déjà question de «rougir le pied de l'aigle vorace», Cependant certains vers vont plus loin que les précédents en nommant plus clairement le sentiment d'amour qui unit Röngvaldr à Ermingerðr :

| | |
|------------------------------------|--|
| Unðak vel, þás vanðisk | Je me sentais bien à l'automne, |
| víneik tali mínu, | quand le femme s'habitua à mes discours ; |
| gæfr vark völsku vífi | je me plaisais, assurément, |
| vánarlaust, á hausti. | avec la femme française. |
| Nú gerik enn, þvít unnum | J'aime cette noble femme, |
| áttgóðu vel fljóði, | maintenant je nourris l'aigle, |
| grjót verðr laust at láta | et il faudra que cèdent |
| límsett, ara mettan. ³⁹ | les pierres scellées à la chaux. ⁴⁰ |

Ainsi, l'amour sous une forme purement imaginaire, idéalisée et platonique, nourrit la vaillance et l'audace, et permet à l'homme ordinaire de se hisser au niveau de la dame qui l'inspire. Peu à peu, on est donc passé d'une scène de séduction à un embryon de réflexion sur les pouvoirs de l'amour, tels qu'ils émanent d'une femme envisagée dans le souvenir comme une image parfaite de la beauté et de la féminité.

Ces chapitres de la *Saga des Orcadiens* restent à l'évidence difficiles à interpréter, et ils laissent certainement le lecteur moderne sur sa faim : l'épisode narbonnais occasionne une fantaisie suscitée par la cour d'Ermengarde de Narbonne telle qu'elle peut être rêvée de loin, et les strophes scaldiques insérées ne contiennent que quelques traces d'influence courtoise, sans doute discutables. Ce n'est donc certes pas dans un tel texte que l'on pourrait trouver des aperçus substantiels et précis sur la vie dans le Languedoc au XII^e siècle. Cependant, ce récit illustre bien tout au moins quelle a pu être l'aura de certaines cours du sud de la France ; cette contrée ap-

39. Chap. 87, p. 217.

40. Trad. pp. 200-201.

paraît au XIII^e siècle, même pour un auteur islandais vivant dans un pays perdu et dans une nature hostile, comme un lieu fascinant où les mœurs sont particulièrement raffinées, et où la beauté des femmes a la vertu d'inspirer aux hommes qui les approchent le sentiment de leurs limites et la volonté de les dépasser en exploitant au mieux les meilleures de leurs ressources : la vaillance mise au service de justes causes (les Orcadiens chassent en Espagne un tyran étranger, ou infligent ailleurs des dommages aux Sarrasins), ou le talent poétique appliqué à des thèmes lyriques. A défaut d'avoir pu connaître plus précisément la poésie des troubadours, Rögvaldr et les scaldes qui l'accompagnent semblent simplement avoir eu conscience de son existence et de son importance, et avoir acquis une certaine idée de ce qu'elle contenait. Bien évidemment, les quelques strophes où cette poésie transparait vaguement en arrière-plan ne contiennent aucune vraie transposition de son contenu, auquel peut-être un simple clin d'œil est adressé ; et elles relèvent entièrement de l'art scaldique d'un point de vue formel. Toutes les ressources de cet art ont donc été mobilisées dans quelques vers pour célébrer l'une des dames les plus appréciées des troubadours. Ainsi si l'on se fie aux indications contenues dans la *Saga des Orcadiens*, une communication a pu être ponctuellement établie entre les scaldes et le monde des troubadours, mais force est de constater, et peut-être de regretter, qu'elle n'a pas produit d'effet dans l'histoire littéraire scandinave ou occitane au-delà du bel hommage que rendent à Ermengarde Rögvaldr et ses amis.